

D'ALEMBERT, MATHÉMATICIEN ET TRADUCTEUR. L'INSTINCT ET LE SYSTÈME.

Marc LEBON

Centre de recherche Tradital,
Université libre de Bruxelles, Belgique,
Marc.lebon@ulb.be

Résumé : D'Alembert est surtout connu pour ses travaux mathématiques et sa contribution à l'Encyclopédie. À l'heure où les logiciels de traduction automatique font entrer les mathématiques dans le champ de la traduction, il est intéressant de se pencher sur ses travaux, d'autant que d'Alembert a pratiqué la traduction et rédigé un opuscule consacré à l'art de traduire. Il s'avère cependant qu'il n'a pas appliqué complètement son épistémologie par ailleurs très détaillée ni élaboré de théorie traductologique construite, s'en remettant souvent au génie et à l'intuition. Bien que la traduction ait été pour lui un violon d'Ingres plus qu'un sujet de recherche, certaines de ses réflexions se révèlent étonnamment pertinentes deux siècles et demi plus tard.

Mots-clés : D'Alembert, Traductologie, Traduction automatique, Épistémologie, Histoire de la traduction.

Abstract: D'Alembert is best known for his work on mathematics and his contribution to the Encyclopedia, but he also practiced translation and even wrote an essay on the art of translation. As machine translation software is bringing mathematics into the field of translation, it therefore makes sense to look at his work. It turns out, however, that he did not fully apply his otherwise detailed epistemology, nor did he develop a fully-fledged theory of translation, often relying on genius and inspiration. For d'Alembert, translation was more of a pastime than a subject of research; still, some of his thoughts prove surprisingly relevant 250 years on.

Keywords: D'Alembert, Translation Studies, Machine Translation, Epistemology, History of translation.

Jean le Rond d'Alembert (1717-1783) est surtout connu comme encyclopédiste et comme mathématicien. Philosophe des sciences, il fut brièvement avocat, ce que l'on sait peu, et épisodiquement traducteur, ce que l'on sait moins encore. Son érudition est indéniable. Membre de l'académie des sciences dès 1741 grâce, notamment, à ses remarquables travaux sur la dynamique, il entra à l'Académie française en 1754 et en devint le secrétaire perpétuel en 1772. Un tel profil serait probablement considéré, de nos jours encore, comme un bon profil de traducteur. En effet, sa capacité à embrasser des concepts liés tant aux lettres qu'aux arts, aux sciences ou aux techniques le mettrait sans nul doute en position favorable pour transposer précisément ces concepts d'une langue dans une autre.

En quoi les écrits de d'Alembert peuvent-ils nourrir la réflexion sur l'avenir de la traduction et de la traductologie à l'aube du possible (probable ?)

avènement des « machines à traduire », comme on aurait peut-être, à son époque, baptisé les dispositifs de traduction automatique ? Sa contemporanéité avec la naissance d'autres machines, à vapeur celles-là, qui révolutionnèrent l'industrie manufacturière de leur temps, ou avec les automates mécaniques (dont ceux de Vaucanson, son confrère à l'académie des sciences) qui émerveillèrent le public de l'époque lui offrit la possibilité d'étudier et de décrire ces nouveautés ; elles l'intéressèrent assez pour lui inspirer les articles *automate* et *machine (hydraulique)* de l'Encyclopédie, entre autres.

En outre, le discours d'un mathématicien sur les questions de langue et de traduction ne peut manquer d'intérêt à notre époque : en effet, les logiciels de traduction, automatique ou non, sont notamment conçus par des informaticiens que d'Alembert reconnaîtrait peut-être comme ses collègues. Le métier de traducteur, de par les outils technologiques qu'il nécessite, a aujourd'hui cessé d'être un pur exercice de lettres, si tant est qu'il l'ait jamais été.

La réflexion de d'Alembert sur l'organisation des connaissances humaines peut aussi s'avérer inspirante dans le débat sur l'efficacité ou la légitimité des systèmes de traduction automatique. Le dispositif de l'*Encyclopédie*, la philosophie des sciences des *Éléments de philosophie*, par exemple, peuvent-ils nous inspirer utilement à cet égard ?

Il se fait par ailleurs qu'en plus de traduire, d'Alembert a écrit sur la traduction, les langues et leur génie – il semble nourrir une affection particulière pour ce dernier mot. Ses réflexions sur le sujet ne peuvent manquer d'intérêt.

Le présent article vise, au travers de l'analyse de textes pertinents, à dégager les éléments propres à mettre en lumière la pensée de d'Alembert sur la traduction et ses contraintes, à évaluer comment elle s'inscrit dans le cadre de son œuvre scientifique au sens large et à explorer les parallélismes envisageables dans les limites de la validité que peuvent autoriser deux siècles et demi de distance temporelle entre deux univers en pleine mutation technologique.

Les textes étudiés seront les suivants :

- Discours préliminaire de l'Encyclopédie, qui le fit largement connaître en 1751 et constitue à la fois le manifeste de sa philosophie des sciences et un complément au Prospectus de l'Encyclopédie rédigé par Diderot ;
- Essai sur les éléments de philosophie, publié en 1759 dans le quatrième volume des Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie (ainsi que quelques passages des Éclaircissements sur ces éléments, publiés en 1767 dans le cinquième volume) ;
- Observations sur l'art de traduire, préface à sa traduction de morceaux choisis de Tacite (1759) ; l'exposé le plus complet de ses vues sur la traduction.

Il semble utile d'examiner aussi quelques articles de l'Encyclopédie, avec les précautions d'usage : d'Alembert n'en est pas toujours l'auteur. Ces articles nous éclairent cependant sur de la pensée de l'époque. Il s'agit des articles *éléments de science, génie, goût, traducteur, traduction*. Ajoutons qu'il semble que d'Alembert ait contribué à la rédaction de l'un ou l'autre des articles de

D'Alembert, mathématicien et traducteur. L'instinct et le système. L'Encyclopédie après son retrait du projet en 1758¹, comme le suggère Irène Passeron².

Le Discours préliminaire de l'Encyclopédie

Ce texte, paru en 1751, présente le projet de Diderot et d'Alembert comme, d'une part, une encyclopédie décrivant l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines et, d'autre part, un dictionnaire raisonné des sciences, arts et métiers qui en présenterait les principes généraux et les détails essentiels.

S'agissant de présenter les connaissances humaines de manière structurée, d'Alembert se penche d'abord, logiquement, sur l'origine des idées. Les idées proviennent de nos sensations. D'Alembert se positionne donc assez clairement dans le courant sensualiste et contre le principe des idées innées. Notons ce passage sur les sensations :

En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque sensation et l'objet qui l'occasionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paraît pas qu'on puisse trouver, par le raisonnement, de passage possible de l'une à l'autre : il n'y a qu'un instinct plus sûr que la raison même (c'est nous qui soulignons) qui puisse nous forcer à franchir un si grand intervalle [...] (D'Alembert, 1965 : 21-22).

Cette notion d'instinct « naturel » nécessaire pour franchir des intervalles de raisonnement apparaît à divers endroits de son œuvre. Elle est par ailleurs liée à la notion de génie, autre concept récurrent chez d'Alembert, et également beaucoup discuté à son époque. Le mot « instinct » nous a donc paru mériter de figurer dans le titre du présent article, de même que le mot « système ». Certes, dans le *Discours préliminaire* – comme plus tard dans les *Éléments* – d'Alembert critique l'esprit de système qui veut tout expliquer, sans calcul ni mesure :

Toute hypothèse dénuée d'un tel secours acquiert rarement ce degré de certitude qu'on doit toujours chercher dans les sciences naturelles, et qui néanmoins se trouve si peu dans les conjectures frivoles qu'on honore du nom de système (D'Alembert, 1965 : 111).

Le très court article *système (philosophie)* de l'*Encyclopédie*, qui lui est attribué, rappellera certaines de ces critiques.

D'Alembert emploie cependant le mot à plusieurs reprises dans un sens positif, par exemple quand il évoque l'« arbre ou système figuré » (D'Alembert, 1965 : 60) de nos connaissances dans l'Encyclopédie à venir. Le mot « système » semble donc pertinent pour décrire le dispositif de d'Alembert. Il l'emploiera d'ailleurs encore dans les *Éclaircissements sur les éléments de philosophie*, où il évoque « le système, ou si l'on veut la carte générale des vérités que nous connaissons (D'Alembert, 1986 : 202) », tout en réitérant plus loin sa critique :

Nous devons du moins en conclure que les systèmes, ou plutôt les rêves des philosophes sur la plupart des questions métaphysiques, ne méritent aucune place dans un ouvrage destiné à renfermer les connaissances réelles acquises par l'esprit humain (D'Alembert, 1986 : 49).

D'Alembert applique-t-il de bout en bout l'analyse structurante qu'il prône ici ? Examinons ce qu'il en est de la grammaire, utile (nécessaire ?) en traduction. Décrite comme une branche de la logique - dont le but est de communiquer les idées - « elle ne laisse à ce caprice national qui se nomme l'usage que ce qu'elle

ne peut absolument pas lui ôter (D'Alembert, 1965 : 45). » Cependant, les hommes ne s'en remettent pas à la seule logique pour transmettre leurs idées et leurs passions.

C'est par l'éloquence qu'ils y parviennent. [...] elle impose silence à la raison même [...] Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des règles à un talent si rare. C'est un peu comme si on eût voulu réduire le génie en préceptes (D'Alembert, 1965 : 45-46). »

Tout n'est donc pas structure, règles et préceptes, le génie moins que le reste. Qu'est-ce donc que le génie ? Dans le *Discours préliminaire*, c'est le sentiment qui crée, là où le goût, autre concept important, est le sentiment qui juge (D'Alembert, 1965 : 57). Si le sentiment mérite donc sa place dans le dispositif, il n'en reste pas moins que, le projet consistant à structurer les connaissances, il faut bien adopter une forme de système. D'Alembert assume le fait que cela se fera arbitrairement. Le système de *l'Encyclopédie* est inspiré de celui de Francis Bacon, à qui il rend un hommage appuyé.

Dans ce système, où classe-t-il la traduction ? Nulle part. Le *Discours préliminaire* contient cependant un passage étonnant sur l'emploi des langues :

Notre langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons cru qu'il était temps de la substituer à la langue latine [...]. Cependant il résulte de là un inconvénient que nous aurions dû prévoir. Les savants des autres nations, à qui nous avons donné l'exemple, ont cru avec raison qu'ils écriraient encore mieux dans leur langue que dans la nôtre [...]. Ainsi, avant la fin du dix-huitième siècle, un philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit langues différentes, [...] il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la langue latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matières de goût, ne pourrait être que très utile dans les ouvrages de philosophie dont la clarté et la précision doivent faire tout le mérite et qui n'ont besoin que d'une langue universelle et de convention. Il serait donc à souhaiter qu'on rétablît cet usage; mais il n'y a pas lieu de l'espérer (D'Alembert, 1965 : 108-109).

D'Alembert prône le retour au latin comme lingua franca ! Voilà qui étonne sous la plume de quelqu'un qui, quelques années plus tard, prendra précisément le temps de traduire du latin au français ! Remarquons qu'il n'évoque pas les tentatives de « langue philosophique » qui ont fleuri au siècle précédent. Et plutôt que de faire appel à la traduction, il évoque la nécessité d'apprendre toutes les langues nécessaires à la lecture des ouvrages considérés. La traduction brille ici par son absence.

L'Encyclopédie

L'Encyclopédie est une traduction qui a mal tourné. Elle fut en effet au départ un projet de traduction de la Cyclopaedia d'Ephraim Chambers, publiée en anglais en 1728. D'Alembert fut d'ailleurs rémunéré pour la traduction de certaines parties de la Cyclopaedia dont on notera qu'elle mentionne déjà, à l'article *translation*, l'aphorisme bien connu et peu flatteur : « traduttore, traditore » (Chambers, 1728 : 234). D'Alembert fut coéditeur de *l'Encyclopédie* jusqu'en 1758. Il rédigea près de quinze cents articles (surtout dans le domaine scientifique) et en supervisa bien d'autres. S'il faut rester prudent dans l'examen d'articles qu'il n'a pas rédigés personnellement, il serait étrange de ne pas

D'Alembert, mathématicien et traducteur. L'instinct et le système.

évoquer la place qu'y occupe – ou n'y occupe pas – la traduction. L'Encyclopédie contient en outre un article très intéressant pour l'étude de l'épistémologie d'alembertienne : l'article *éléments de science*.

L'article *éléments de science* (d'Alembert, La Chapelle)

Dans l'article *éléments de science*, d'Alembert expose les avantages comparés de la méthode analytique (induction) et la méthode synthétique (déduction). Il le fera aussi dans l'article *méthode (logique)* en insistant sur la valeur, y compris en philosophie, d'une méthode mathématique rigoureusement appliquée. Il souligne l'immensité de la tâche : un individu seul ne pourrait posséder une connaissance universelle et approfondie de tous les objets qui occupent les hommes (c'est bien le propos du projet encyclopédique). Il fustige ensuite tant celui qui s'estime trop vite capable d'enseigner que les véritables maîtres de l'art qui rechignent à initier les débutants, car trop soucieux de s'élever au-dessus de leurs contemporains. Il estime en somme que l'on cherche trop et l'on n'enseigne pas assez, ce qui nuit au progrès de la science en freinant l'éclosion de nouveaux génies et en restreignant le nombre de scientifiques compétents.

L'article *génie* (Saint-Lambert)

L'article consacré au génie définit celui-ci comme l'étendue de l'esprit, la force de l'imagination et l'activité de l'âme. Chez un homme de génie, toute idée éveille un sentiment. Le génie est un don de la nature. Le goût est le fruit de l'étude et du temps. On est proche de la conception d'alembertienne.

L'article *goût* (Voltaire, Diderot, Montesquieu, d'Alembert)

La méthodologie de d'Alembert est supposée s'appliquer à tous les domaines. Cependant, dans différents articles, dont l'article *goût* (cité en exemple par d'Alembert lui-même), l'examen produit des résultats mitigés. Véronique Le Ru, spécialiste de d'Alembert, a analysé en profondeur l'article *goût* afin de déterminer si la méthode des éléments lui avait été rigoureusement appliquée ; elle conclut que ce n'est pas le cas (Le Ru, 1994 : 238-239).

L'article *traduction* (Beauzée, puis Marmontel)

L'article intitulé *traduction, version (synonymes)* est l'œuvre du grammairien Nicolas Beauzée. Une version ultérieure, l'article *traduction (Belles-Lettres)* de Jean-François Marmontel, figurera dans le tome 4 du *Supplément à l'Encyclopédie*. Certains éléments, dont les arguments de Batteux, se retrouvent dans les *Observations sur l'art de traduire* (cf. infra). D'Alembert est donc manifestement d'accord avec une partie de leur contenu, même s'il n'en est pas l'auteur.

L'article de Beauzée, constitué pour moitié d'exemples et de citations, ne contient pas de développement théorique construit. Alors que son titre en fait des synonymes, l'article établit une distinction intéressante entre version et traduction, qui relèverait aujourd'hui de la distinction entre sourcier et cibliste.

La traduction ajoute aux découvertes de la version littérale, le tour propre du génie de la langue dans laquelle elle prétend s'expliquer : elle n'emploie les secours analytiques que comme des moyens qui font entendre la pensée ; mais elle doit la rendre cette pensée, comme on la rendrait dans le second idiome, si on l'avait conçue, sans la puiser dans une langue étrangère. Il n'en faut rien retrancher, il n'y faut rien ajouter, il n'y faut rien changer ; ce ne serait plus ni version, ni traduction ; ce serait un commentaire (L'Encyclopédie, vol XVI : 511).

Après une sévère critique d'une traduction de La Bruyère, l'article se termine sur des citations de Cicéron et Charles Batteux. Selon ce dernier,

Il faut, sinon autant de génie, du-moins autant de goût, pour bien traduire que pour composer. Peut-être même en faut-il davantage. L'auteur qui compose [...] est maître absolu de ses pensées et de ses expressions [...]. Le traducteur n'est maître de rien ; il est obligé de suivre partout son auteur, et de se plier à toutes ses variations avec une souplesse infinie (L'Encyclopédie, vol XVI : 511).

L'article de Marmontel, mieux construit, analyse plus finement les difficultés et mérites de la traduction. Entre ce que l'on décrira plus tard comme les Belles Infidèles et une traduction plus « authentique », le traducteur doit choisir à qui plaire : aux gens du monde ou aux savants. Sont passées en revue les questions de style, de mérites comparés des langues et d'inversion, sujets qui faisaient grand débat à l'époque. Pour bien traduire, il faut en somme se pénétrer du génie (le génie, encore) de l'auteur que l'on traduit pour ne faire qu'un avec lui « [...] de sorte que le don de la création soit le seul avantage qui le distingue (Supplément à l'Encyclopédie, tome IV : 954) ». Bel idéal. L'article est riche d'observations utiles. S'il conserve un a priori en faveur des anciens dont l'art est proclamé hors de portée des modernes, il reconnaît certains mérites au « copiste » qu'est en quelque sorte le traducteur. On n'y trouve pas pour autant une théorie élaborée de la traduction.

L'article *traducteur* (Jaucourt)

L'article consacré au traducteur (Belles-Lettres) est très succinct et aussi peu flatteur que la Cylopaedia évoquée précédemment ; il cite Mme de Sévigné, qui compare les traducteurs à des domestiques incapables de transmettre correctement un message. Remarquons que l'article de Marmontel susmentionné cite une critique similaire de Mme de La Fayette, amie de Mme de Sévigné.

Bien qu'intéressantes à plus d'un titre, les diverses évocations de la traduction ou de l'emploi des langues dans le *Discours préliminaire* et l'*Encyclopédie* sont loin de former un ensemble cohérent qui puisse évoquer une théorie de la traduction ou plus simplement une description la place de celle-ci dans le tableau des connaissances de l'époque. Comme l'a écrit Lieven D'Hulst, une « théorie de la traduction explicite et autonome n'eut guère été conforme à l'épistémologie classique (Ballard & D'Hulst, 1996 : 86). » Il est malgré tout étonnant que les articles *traduction*, probablement les plus instructifs, n'esquissent même pas un catalogue d'auteurs de référence. Ils contiennent à l'inverse de nombreux renvois à d'autres concepts, ce qui, selon José Lambert, montre combien les conceptions de l'Encyclopédie au sujet de la traduction sont sélectives et éclectiques (Ballard & D'Hulst, 1996 : 103-104). L'Encyclopédie contiendrait en maints endroits un discours essentiellement implicite sur la traduction, hypothèse très intéressante qui dépasse toutefois le cadre du présent article d'autant que, rappelons-le, d'Alembert n'est pas l'auteur des articles *traducteur* et *traduction*. Il est en revanche l'auteur de l'article *goût*, lequel montre bien les limites de l'application de la méthode des éléments. On ne peut donc pas parler d'éléments de science de traduction dans les textes évoqués ci-dessus.

Éléments de philosophie – Éclaircissements

Lorsque l'Encyclopédie fut interdite, en 1759, D'Alembert poursuivit son œuvre notamment dans ces deux ouvrages qui décrivent son épistémologie, consommant en quelque sorte sa rupture avec Diderot consécutive à leur dispute de l'année précédente. Dans le droit fil du *Discours préliminaire*, il s'agit d'exposer l'ordre et les principes de traitement des matières qui pourraient faire l'objet d'un ouvrage plus détaillé.

L'un des principes exposés est que la vérité n'est pas une suite ininterrompue : il existe de multiples chaînes de connaissances entre les vérités de différents ordres et l'on passe des unes aux autres à intervalle confortable pour la compréhension. Il faut toutefois oser laisser des blancs. Vouloir à tout prix combler les blancs et tout expliquer constitue le défaut des « systèmes ». D'Alembert admet même l'existence de vérités isolées, inexplicables en l'état des connaissances, et qu'il ne faut pas tenter, à toute force, de relier aux autres. Si on n'atteint pas la démonstration rigoureuse et que l'on ne peut se borner à avouer son ignorance, « [...] il est une infinité de cas où sans être ni éclairés ni convaincus, nous sommes forcés d'agir et de raisonner comme si nous l'étions (D'Alembert, 1986 : 35) ». Voilà qui laisse à nouveau poindre une forme d'instinct. D'Alembert conseille aussi de tempérer l'austérité des mathématiques par des études moins sévères, pour percevoir d'autres lumières. On pourrait lire dans ces recommandations une forme d'éloge de sa multidisciplinarité.

Les langues diffèrent notamment sur le plan des synonymes, de leur grammaire et de leur génie, résultat des lois auxquelles elles sont assujetties. D'Alembert déplore à cet égard que les règles de la construction grammaticale française se soient étendues à des cas où elles n'étaient pas nécessaires à la compréhension, ce qui fait le désespoir des poètes et des traducteurs. Ces différences entre langues qui entravent ou désespèrent le traducteur présentent cependant parfois des avantages, y compris en matière de traduction :

Il n'y a point de langue qui ne puisse rendre par un seul mot certaines idées qu'une autre langue ne pourrait développer que par une périphrase [...] En un mot, il n'y a point d'ouvrage écrit originellement dans une langue, qui étant traduit dans une autre, ne doive à certains égards y perdre plus ou moins, et y gagner plus ou moins à d'autres (D'Alembert, 1986 : 311-312).

Cette notion d'avantage comparatif évoque ce qu'écrivait Jacques Delille dans une préface à une traduction de Virgile (1769) : « Quiconque se charge de traduire, contracte une dette ; il faut, pour l'acquitter, qu'il paie non avec la même monnaie, mais la même somme [...] (in Horguelin, 1981 : 137) ». D'Alembert affirme d'ailleurs avoir renoncé à traduire Cicéron (*Pro Flacco*) car il ne parvenait pas à respecter ces préceptes. Belle marque d'humilité de traducteur.

Soulignons une déclaration étonnante sur l'apprentissage des langues : « Apprendre à parler est peut-être notre plus grand effort, les plus stupides y parviennent par besoin (D'Alembert, 1986 : 101-102) ». Si le plus stupide des humains en est capable, quid de la plus brillante des machines ?

Les *Éléments* et les *Éclaircissements* décrivent soigneusement le dispositif prôné par d'Alembert. Indubitablement homme des Lumières, s'il veut briser les chaînes du dogme pour forger celles de la connaissance raisonnée, il n'échappe pas complètement aux émotions et aux contradictions de l'humain. Se mêlent chez lui analyse, passion et esthétisme. Il ne développe toutefois pas ici non plus de procédé ni de système traductologique.

Observations sur l'art de traduire

Cet opuscule d'environ 5300 mots, préface à une traduction de morceaux choisis de Tacite, est entièrement consacré à la défense et à l'illustration d'un travail de traduction réalisé par son auteur. Le lecteur est cependant averti dès l'entame : « Ce ne sont point des lois que je viens édicter. Les bons écrivains en auraient plus le droit, mais il ont fait mieux : ils ont donné des exemples (D'Alembert, 1763 : 3) ».

D'Alembert construit son propos en passant en revue une série de concepts qui lui sont chers, à commencer par le génie (de l'humain ou de la langue). Ce mot apparaît vingt fois dans le texte, et pour la première fois après quelques lignes seulement : « De quelque côté qu'on se tourne dans les Beaux-Arts, on voit partout la médiocrité dictant ses lois, et le génie s'abaissant à lui obéir (D'Alembert, 1763 : 4). » Le *Discours préliminaire* définissait le génie comme « le sentiment qui crée (cf. supra), ce qui le placerait plutôt dans le champ de l'instinct. Le génie ne doit cependant pas tout se permettre en littérature - si la traduction est décrite comme ouvrage d'imitation, elle est bien reconnue comme œuvre de littérature. Notons à cet égard que, logiquement pour l'époque, d'Alembert n'envisage la traduction que dans le domaine littéraire.

Ayant annoncé d'emblée qu'il n'édicterait pas de lois, d'Alembert se contredit cependant dans une certaine mesure lorsqu'il évoque ensuite « les lois de la traduction eu égard au génie des langues (D'Alembert, 1763 : 4). » Il résume bien, assez tôt dans le texte, le dilemme du traducteur :

Une des grandes difficultés de l'art d'écrire (principalement en traduction), consiste à savoir jusqu'où sacrifier l'énergie à la noblesse du style, la correction à la facilité, et la justesse rigoureuse à la mécanique du style (D'Alembert, 1763 : 5).

Remarquons qu'il parle bien de « sacrifier », comme il parlait de « perdre ou gagner » dans les *Éclaircissements*, actions qui peuvent être lourdes de conséquences : « La raison est un juge sévère qu'il faut craindre, l'oreille un juge orgueilleux qu'il faut ménager (idem). »

D'Alembert s'interroge ensuite : les langues possèdent-elles vraiment un caractère différent ? Si, maniée par un génie, chaque langue se prête sans doute à tous les styles, les langues ne sont pas également capables d'exprimer la même idée : c'est la diversité de leur génie. Il reprend ici certaines notions développées dans le *Discours préliminaire* ou dans les *Éléments*, notamment la sévérité des lois du français, écueil des traducteurs et des poètes.

Les écrivains ont aussi leur génie ; le caractère de l'original doit donc passer dans la copie, principe souvent recommandé, mais rarement appliqué. On

D'Alembert, mathématicien et traducteur. L'instinct et le système. est proche, avec un demi-siècle d'avance, des idées de Schleiermacher, qui préconisait l'étrangéité plutôt que la naturalisation que semble bien dénoncer d'Alembert lorsqu'il écrit :

Combien de traductions, semblables à des beautés régulières sans âme et sans physionomie, représentent [de la même manière] les ouvrages les plus disparates ? C'est là, si on ose le dire, l'espèce de contresens qui fait le plus de tort à une traduction ; les autres sont passagers et se corrigent, celui-ci est continu et sans remède. [...] ce ne sont point les fautes, c'est le froid qui tue les ouvrages [...] (D'Alembert, 1763 : 9-10).

Dans ce premier quart du texte, et étant entendu que ces catégories, telles que nous les entendons, n'existaient pas à l'époque, D'Alembert s'est fait selon les cas cibliste, sourcier, étrangéiste, tout en annonçant qu'il n'établirait pas de lois, mais en le faisant un peu quand même. De toute évidence, ici comme en d'autres endroits, alternent deux élans : la rigueur et la passion.

Comment traduire un génie ? En étant soi-même un génie, en pouvant être l'égal de l'auteur. D'Alembert considère donc la chose possible a priori, au contraire de du Bellay, par exemple, qui n'envisageait pas de traduire ces merveilleux poètes dont il louait le style autant que l'audace, et toutes ces qualités que les Romains nommaient... « génie » (in Henderson, 2006 : 335-336). D'Alembert poursuit : « On dira qu'un peintre médiocre dans ses tableaux peut exceller dans les copies ; mais il n'a besoin pour cela que d'une imitation servile ; le traducteur copie avec des couleurs qui lui sont propres (D'Alembert, 1763 : 11). » Cette image rappelle ce qu'évoquait Gaspard de Tende dans ses Règles de la traduction (De Tende, 1695 : 9). Dans une veine similaire, Anne Dacier voit le traducteur comme un peintre qui copie une sculpture ou l'inverse ; l'image du traducteur copiste illustrerait une traduction servile (in Lefevre, 1992 :13).

Après une discussion sur le caractère des écrivains et les difficultés de traduction qui en découlent, d'Alembert conclut de manière étonnante : « Mais que faut-il donc faire pour bien connaître les poètes qui ont écrit dans une langue étrangère? Il faut l'apprendre (D'Alembert, 1763 : 15). » Le voilà maintenant d'accord en substance avec du Bellay : il n'est en somme pas possible de bien traduire les poètes à moins d'être un génie – une panacée dont d'Alembert ne se lasse jamais de louer les vertus.

Étonnant, en effet : alors que dans le *Discours préliminaire*, nostalgique du latin, il regrettait qu'il faille apprendre sept ou huit langues pour lire toute la philosophie de son temps, il prône ici ce qu'il déplorait là-bas, à savoir l'apprentissage de la langue étrangère, la traduction ne pouvant suffire à transmettre la poésie. Notons toutefois que, dans son discours de réception à l'Académie française, en 1754, il semblait dire que, même mal traduits, les grands auteurs passeraient quand même à la postérité... Grâce à leur génie (D'Alembert, 1754 : §4).

Après cet examen des défis traductifs, et plaidant peut-être sa cause de traducteur dans cette préface, d'Alembert affirme qu'il est plus difficile de traduire que d'écrire (on retrouve Charles Batteux, cité dans l'article *traduction*). Dans sa hiérarchie, il place d'ailleurs les bons traducteurs juste après les écrivains de génie, mais devant les bons écrivains.

Pourquoi est-il plus difficile de traduire que d'écrire ? Chez les hommes de génie, les idées et l'expression propre à les rendre naissent sans effort ; mais traduire, c'est « exprimer d'une manière qui nous soit propre des idées qui ne sont pas à nous (D'Alembert, 1763 : 15). » Voilà qui évoque cette réplique du géomètre faisant la connaissance d'un traducteur dans les *Lettres persanes* de Montesquieu : « Quoi ! monsieur ! dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres et ils pensent pour vous ? (Montesquieu, 1734 : Lettre CXXVIII, 111). »

Au risque d'extrapoler trop hardiment, on pourrait dire que le géomètre de Montesquieu reproche au traducteur d'alors ce que d'aucuns reprochent aujourd'hui aux logiciels de traduction automatique : l'absence de pensée.

À la moitié du texte, se proposant de conclure sur ce qui précède, d'Alembert dénonce les préjugés à l'encontre de la traduction. « Exprimer d'une manière qui nous soit propre des idées qui ne sont pas à nous, c'est presque uniquement l'ouvrage de l'art, et cet art est d'autant plus grand qu'il ne doit point le laisser voir (D'Alembert, 1763 : 15). » Verrait-on poindre ici l'idée du traducteur invisible de Venuti ? Fugacement, vu l'ampleur de cette préface !

La deuxième partie du texte se concentre davantage sur la personne du traducteur et sur le mauvais procès qui, trop souvent, lui est fait. Nos préjugés nous font toujours préférer l'original (D'Alembert, 1763 : 16). Le métier de traducteur n'est certes pas assez considéré. Les traducteurs ont toutefois aussi leur part de responsabilité en s'imposant trois contraintes inutiles.

Premièrement, se borner à imiter : « Le premier joug qu'ils s'imposent à eux-mêmes, c'est d'être les copistes plutôt que les rivaux des écrivains qu'ils traduisent (D'Alembert, 1763 : 17). » Copistes, donc « inférieurs ». Les traducteurs devraient oser embellir le texte les rares fois où cela est nécessaire, étant entendu qu'un texte qui le nécessiterait souvent ne vaudrait pas la peine d'être traduit.

Deuxièmement, se limiter aux expressions courantes alors qu'ils devraient avoir le courage de « risquer des expressions nouvelles pour rendre certaines expressions vives et énergiques de l'original (D'Alembert, 1763 : 18). » Cicéron, déjà, évoquait cette question dans son *De Oratore*, affirmant créer avec bonheur de nouvelles expressions en traduisant du grec en latin (in Lefevre, 1992 : 47). Quand peut-on se le permettre ? Pour traduire une expression de génie. Et qu'est-ce donc ?

C'est la réunion nécessaire et adroite de quelques termes connus pour rendre avec énergie une idée nouvelle. C'est presque la seule manière d'innover qui soit permise en écrivant. La condition la plus indispensable dans les expressions nouvelles, c'est qu'elles ne présentent au lecteur aucune idée de contrainte, quoique la contrainte les ait occasionnées. On le trouve quelquefois avec des étrangers de beaucoup d'esprit, qui parlent facilement et hardiment notre langue ; en conversant ils pensent en leur langue, et traduisent dans la nôtre, et nous regrettons souvent que les termes énergiques et singuliers qu'ils emploient ne soient point autorisés par l'usage. La conversation de ces étrangers (en la supposant correcte) est l'image d'une bonne traduction (c'est nous qui soulignons). L'original doit y parler notre langue, non avec cette timidité superstitieuse qu'on a pour sa langue naturelle, mais avec cette noble liberté, qui fait emprunter quelques traits d'une langue pour en embellir légèrement une autre [...] (D'Alembert, 1763 : 19).

D'Alembert, mathématicien et traducteur. L'instinct et le système.

Schleirmacher dirait « offrir un nouveau souffle à la langue » ou encore « rapprocher le lecteur de l'auteur » (in Munday, 2001 : 27, 147). Venuti dirait « faire voyager le lecteur » pour faire pièce à la violence ethnocentrique de la traduction (Venuti, 1995 : 20). D'Alembert semble dire en substance, dans la classification de Vinay et Darbelnet : « osons la traduction littérale, voire l'emprunt ! » Et de recommander davantage de traductions dans nos bibliothèques : « des traductions bien faites seraient donc le moyen le plus sûr et le plus prompt d'enrichir les langues (D'Alembert, 1763 : 19). »

Voilà qu'il se départit encore de ses positions antérieures : après la lingua franca pour les philosophes et l'apprentissage des langues étrangères pour les amateurs de poésie, la traduction trouve enfin grâce aux yeux de d'Alembert - à condition de la pratiquer avec discernement.

En effet, la troisième loi arbitraire que s'imposent les traducteurs consiste à tout traduire :

Ce n'est pas pour nous faire connaître les défauts des anciens qu'on me met en notre langue, c'est pour enrichir notre littérature de ce qu'ils ont fait d'excellent. Les traduire par morceaux, ce n'est pas les mutiler, c'est les peindre de profil, et à leur avantage (D'Alembert, 1763 : 21).

Cette pratique choquait moins alors qu'aujourd'hui, mais d'Alembert prend cependant la précaution de se justifier : « Par-là le traducteur usé et refroidi dans les endroits faibles, languit ensuite dans les morceaux éminents (idem). » Les défauts de la traduction automatique ne sont, eux, pas imputables à la fatigue...

Après avoir exposé ses idées sur la traduction, puis sur le personnage du traducteur, d'Alembert illustre son expérience personnelle sous forme de recommandation :

On ne peut traduire un homme de génie si on ne le traduit pas vivement et d'enthousiasme ; [...] il me semble d'ailleurs en général, que pour éviter tout à la fois la froideur et la négligence du style dans quelque ouvrage de goût que ce puisse être, il est nécessaire et d'écrire vite et de corriger longtemps (c'est nous qui soulignons). Persuadé de ces principes, j'ai fait d'abord cet essai de traduction avec beaucoup de rapidité, et je l'ai revu ensuite avec toute l'exactitude et la rigueur dont je suis capable (D'Alembert, 1763 : 26-27).

Ceci laisse penser que d'Alembert aurait adopté l'approche dite ascendante décrite notamment par Peter Newmark (Newmark, 1991 : 126-127) : le traducteur part « à l'aventure » et commence à traduire immédiatement plutôt que de lire préalablement le texte comme le préconise la méthode dite descendante (et de nombreux enseignants). D'Alembert laisse parler son instinct. Il semble que l'inspiration le guide autant que tous les principes de l'art de traduire qu'il est au demeurant malaisé, voire impossible, d'appliquer ensemble (comme il le reconnaît au sujet de sa tentative de traduction de Cicéron, cf. supra).

Voici qui résume assez bien ses « choix de traduction » :

La principale chose à laquelle je me suis appliqué, a été de conserver la précision, la noblesse et la brièveté de l'original, autant que me l'a permis mon peu de talent pour lutter contre un écrivain tel que Tacite, et le faible secours d'une langue aussi difficile à

manier que la nôtre [...] J'ai tâché enfin de rendre l'esprit lorsque je n'ai pu rendre les mots (D'Alembert, 1763 : 27).

Les mots d'abord, l'esprit ensuite, remarquons-le. Et s'il professe une quête de la précision (notons qu'il ne dit pas « fidélité »), il n'hésite pas, quand le sens est douteux, à choisir le plus beau. Il va parfois plus loin encore :

Quelquefois enfin j'ai pris la liberté d'altérer un peu le sens quand il m'a paru présenter une image ou une idée puérite. Car ma juste admiration pour Tacite ne m'aveugle pas jusqu'au point de me fermer les yeux sur un petit nombre d'endroits où il me paraît au-dessous de lui-même (D'Alembert, 1763 : 28).

Le traducteur se fait censeur, éditeur ; les « Belles Infidèles » ne sont pas si loin.

Approchant de la conclusion, il se prémunit encore des critiques :

Chaque lecteur a sa mesure particulière et ses préjugés auxquels il veut que le traducteur se conforme. Aussi rien n'est peut-être plus rare en Littérature qu'une traduction généralement approuvée [...]. Je me trouverais fort heureux, si celle-ci pouvait obtenir le suffrage du petit nombre de gens de lettres, qui, par une connaissance approfondie du génie des deux langues, de celui de Tacite & des vrais principes de l'art de traduire, sont capables d'apprécier mon travail ; à l'égard de ceux qui croiront seulement l'être, je n'ai rien à attendre ni à exiger d'eux (D'Alembert, 1763 : 29-30).

Ne sont donc jugées dignes de critiquer sa traduction que les personnes qui n'en ont aucunement besoin ! Le « consommateur pur » n'a pas droit de cité. D'éventuels censeurs, d'Alembert exige encore davantage. Le traducteur travaille sous contrainte : « Ainsi, pour le critiquer avec justice, il ne suffit pas de montrer qu'il est tombé dans quelque faute ; il faut le convaincre qu'il pouvait faire mieux ou aussi bien sans y tomber [...] (D'Alembert, 1763 : 31) ; c'est nous qui soulignons). »

Il faudrait donc que quiconque se permet de critiquer une traduction se montre capable de faire mieux, ou au minimum aussi bien. Qui, dans le métier, ne partage pas ce rêve de d'Alembert ?

Conclusion

Il ressort de cette brève étude des réflexions de d'Alembert sur les langues et la traduction qu'il n'a pas développé de théorie structurée de la traduction. Cet art, savoir ou métier n'est pas systématiquement analysé comme il propose de le faire dans les *Éléments* – certes sans mentionner spécifiquement la traduction – en principes ou vérités de premier et de second ordre ; il semble en revanche qu'il y ait de nombreuses « vérités isolées » dans son approche traductive. On y retrouve diverses influences, beaucoup d'idées et de nombreux exemples sans qu'il établisse jamais de catalogue, même limité, des écrits de référence sur la traduction, pourtant déjà assez nombreux à l'époque. Il aurait pu, sans remonter trop loin dans le temps ni même sortir de France, citer, à charge ou à décharge, Perrot d'Ablancourt, de Tende, Huet, Houdar de la Motte ou Batteux. Dolet, Dryden ou Érasme lui étaient-ils inconnus ? Nombre de ces auteurs avaient d'ailleurs, comme lui, exposé leurs vues dans des préfaces à leurs traductions de classiques. Il lui aurait été aisé de saluer les uns et critiquer les autres pour asseoir plus solidement son discours sur l'art de traduire. Si peu de reconnaissance

D'Alembert, mathématicien et traducteur. L'instinct et le système.

envers des prédécesseurs ou contemporains qui paraissent pourtant l'avoir instruit ou inspiré pourrait passer pour de l'orgueil ou pour une faiblesse méthodologique.

D'Alembert, l'encyclopédiste, l'épistémologiste, n'applique pas complètement son système. L'épistémologie classique ne considérait peut-être pas la traduction comme discipline autonome, mais d'Alembert, le scientifique, était probablement mieux formé que nombre de ses contemporains pour tenter de le faire. Il n'en est rien. Quand il traduit, il cherche l'éclair intuitif, suit son instinct puis revient sur ses pas et discipline son goût ; il met en quelque sorte son plaisir en accord avec la raison, comme il l'écrivait dans les *Éléments* (D'Alembert, 1786 : 21). Peut-être est-ce pour cela qu'il se justifie abondamment dans ses notes de traduction.

Il ressort toutefois clairement de ses écrits que d'Alembert avait bien saisi la difficulté de traduire. Sa comparaison des langues, notamment de leur grammaire et de leur génie, montre une volonté d'en saisir la mécanique profonde. L'esthétique est également bien présente dans son discours ; le sujet l'impose presque, puisque seuls les beaux textes méritent selon lui d'être traduits. Ainsi donc, on perçoit en maints endroits de son œuvre un tiraillement plus qu'un dialogue entre l'élan et l'analyse, entre l'instinct et le système. Sa solution de repli est souvent le génie, qui peut tout sans faillir – et sans devoir s'expliquer.

Concédonsons-lui que la tâche était immense, même pour un esprit de son calibre. Ses travaux suscitent cependant quelques réflexions intéressantes dans le débat actuel sur l'un des sujets brûlants en traductologie : l'impact de la traduction automatique. Il ne s'agit évidemment pas de voir en d'Alembert un précurseur en la matière, mais de relever quelques similitudes inspirantes.

Dès les premières lignes des *Observations*, d'Alembert soulignait que les écrivains qui s'étaient adonnés avec succès à la traduction avaient donné mieux que des règles : des exemples. Les systèmes de traduction automatique basés sur des règles ont été supplantés par d'autres, basés notamment sur des exemples.

Dans les *Éléments*, d'Alembert proposait d'établir un tableau des connaissances structuré en éléments reliés par des chaînes inductives ou déductives, ce qui n'est pas sans rappeler les ontologies employées en traitement automatique des langues et en traduction automatique pour pallier le manque de connaissances pragmatiques des logiciels (Chaumartin & Lamberger, 2020 : 85).

Dans l'article *éléments de science* de l'*Encyclopédie*, d'Alembert affirmait que Dieu seul pouvait embrasser d'un regard l'ensemble des enchaînements des connaissances qu'il proposait de décrire. À l'humain, en revanche, il fallait « le temps » d'examiner chaque chaîne. À l'humain traduisant, il faut aussi « le temps » d'examiner chaque élément, alors que la vitesse d'exécution des machines traductrices possède quelque chose de quasi-divin... Et impénétrable. Un logiciel qui traduit en se nourrissant d'une quantité gigantesque de traductions précédentes, quelle qu'en soit la qualité acquise, n'explique en rien sa démarche de traduction (Bersini, 2020 : 58). La raison qui dicte les choix du système est enfouie dans des matrices chiffrées (Koehn, 2020 : 293-294).

Tel Galilée devant ses juges, le défenseur de la « machine traductrice » peut toutefois pour l'heure rétorquer aux critiques : « Et pourtant, elle tourne. » Assez

bien, même. Elle ne traduit pas toujours bien, mais le traducteur humain non plus. Cette machine réussit en quelque sorte le test de Turing en ce qu'elle parvient à produire ce que l'on pensait réservé à l'intelligence humaine.

D'Alembert estimait que pour bien traduire, il fallait « écrire vite et corriger longtemps » – n'est-ce pas ce que fait aujourd'hui la « machine traductrice », assistée de son traducteur humain ? Pour combien de temps encore ? À voir.

Ce n'est la fin de l'histoire que si notre dépit nous décourage de relever le défi.

Notes

¹ La publication se faisait par ordre alphabétique, ce qui explique par exemple que l'article *machine*, signé d'Alembert, n'a été publié que bien après son retrait du projet. Tous les articles à partir de la lettre H portent la même date de publication : 1765.

² Peut-être même jusqu'en 1765, comme elle le précise dans : « D'Alembert, le savant philosophe », Les acteurs, chap. I : Les éditeurs, Édition Numérique Collaborative et Critique de l'Encyclopédie, <http://enccre.academie.sciences.fr>.

Références bibliographiques

- Ballard, Michel et D'Hulst, Lieven (1996) : *La traduction en France à l'âge classique*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.
- Bersini, Hugues (2020) : *L'intelligence artificielle peut-elle engendrer des artistes authentiques ?*, Académie Royale de Belgique, Bruxelles.
- Chambers, Ephraïm (1728) : *Cyclopaedia*, édition numérique, article translation.
- Chaumartin, François-Régis et Lemberger, Pirmin (2020) : *Le traitement automatique des langues*, Dunod, Malakoff.
- D'Alembert, Jean Le Rond (1754) : *Discours de réception à l'Académie Française*, édition numérique, <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-m-dalembert>
- D'Alembert, Jean Le Rond (1965) : *Discours préliminaire de l'encyclopédie*, Gonthier, Paris.
- D'Alembert, Jean Le Rond (1986) : *Essai sur les Éléments de philosophie*, Fayard, Paris.
- D'Alembert, Jean Le Rond (1763) : *Morceaux choisis de Tacite, avec des notes en forme d'éclaircissement sur cette traduction et des Observations sur l'art de traduire*, (Bruyset, Lyon, 1763) - version électronique de l'exemplaire conservé à la bibliothèque Lucchesi Palli, Naples.
- L'Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Édition Numérique, Collaborative et CRitique de l'Encyclopédie, Académie des Sciences. <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/>, dernière consultation : 20 juillet 2021.
- Supplément à l'Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Édition numérique, Biodiversity Heritage Library. <https://about.biodiversitylibrary.org/>, dernière consultation: 18 novembre 2020.

D'Alembert, mathématicien et traducteur. L'instinct et le système.

- De Tende, Gaspard (2012) : *De la traduction ou Règles pour apprendre à traduire la langue latine en langue française*, Les Éditions du Hazard, Bruxelles.
- Helgerson, Richard (2006): *Joachim du Bellay, the regrets, The antiquities of Rome, three Latin elegies, and the defense and enrichment of the French language*, bilingual edition, University of Pennsylvania Press.
- Horguelin, Paul (1981) : *Anthologie de la manière de traduire (domaine français)*, Linguattech, Montréal.
- Koehn, Philipp (2020): *Neural Machine Translation*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, Melbourne, New Delhi.
- Lefevre, André (1992): *Translation/History/Culture*, Routledge, Londres.
- Le Ru, Véronique (1994) : *d'Alembert philosophe*, Vrin, Paris.
- Montesquieu, Charles-Louis de Secondat (1834) : *Œuvres complètes*, De Bure, Paris.
- Munday, Jeremy (2001): *Introducing Translation Studies*, Routledge, Londres et New York.
- Newmark, Peter (1991): *About Translation*, Clevedon, Philadelphie, Multilingual Matters, Adelaide.
- Passeron, Irène, « D'Alembert, le savant philosophe », *Les acteurs, chap. I : Les éditeurs, Édition Numérique Collaborative et Critique de l'Encyclopédie*, <http://enccre.academie.sciences.fr>.
- Venuti, Lawrence (1995): *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, Routledge, Londres et New York.